

Le secret de la falaise

Vincent Breton

Quand j'étais petit, à cette époque là nous habitions une maison de pierres, ouverte sur un jardin avec un immense cerisier.

Jamais je n'en ai vu de si grand. Il prenait presque toute la place. Ses branches immenses portaient chaque année des dizaines de kilogrammes de cerises délicieuses. Il y en avait pour les oiseaux, il y en avait pour les copains qui venaient le soir, après l'école avec de grands paniers.

Mais je ne veux pas vous raconter l'histoire du cerisier.

Ni l'histoire de la maison.

A cette époque, la télévision ne nous intéressait pas beaucoup. Elle était en noir et blanc. Il n'y avait pas le téléphone ni d'autres machines.

Quand, on voulait téléphoner, il fallait courir chez la voisine qui possédait, posé sur un guéridon de bois ciré, un lourd et gros téléphone noir.

Mais je ne veux pas vous raconter l'histoire de la voisine ou de son téléphone.

Je veux vous raconter un secret.

Mon école était bleue. Toute bleue. Un parallélépipède rectangle bleu comme une immense boîte à chaussures avec un préau dessous et une cour goudronnée devant. L'école était moderne.

Dans la cour il y avait un grillage posé perpendiculairement en son centre qui séparait les filles des garçons. Tout était d'équerre.

Du côté droit, il n'y avait que des garçons et nous portions des culottes courtes et des chaussures marron à bout rond.

De l'autre côté c'était le pays des filles, des jupes et des robes, des cerceaux, des rubans et des balles multicolores.

A la mi septembre, c'était l'époque des marrons, nous reprenions l'école. J'aimais tellement ramasser des marrons, j'en rapportais chaque soir dans mon cartable, ils étaient lisses et brillants, j'en faisais la collection, je jouais avec, je fabriquais des objets, des personnages avec des allumettes...

Mais je ne veux pas vous raconter l'histoire d'Isabelle, ni celle des marrons.

Ce n'était pas encore l'automne, mais l'été déjà, doucement, tirait sa révérence.

Nous n'avions pas sorti nos manteaux d'hiver, mais il fallait une veste ou un gilet. Nos habits étaient propres, nos cheveux bien coiffés, raie sur le côté, les cahiers sentaient encore l'odeur du neuf.

Il fallait couvrir nos livres de classe avec du papier marron. C'était difficile. Et puis coller des étiquettes avec notre nom, notre prénom, notre classe.

Tout cela écrit à l'encre violette et à la plume sergent major.

Quand j'étais petit, on ne s'appelait pas par nos prénoms. On s'appelait par nos noms de famille.

Dans ma classe, il y avait deux bandes.

Nous n'étions pas des ennemis mais c'était plus facile pour jouer à la guerre ou au ballon. Nous étions deux équipes en compétition.

L'une des bandes était commandée par L.D. Il était toujours prêt à se battre, il avait l'œil moqueur, connaissait beaucoup plus de gros mots que moi et avait trouvé pour jouer avec lui des copains costauds et le premier de la classe qui me détestait parce que j'avais toujours de meilleures notes en rédaction que lui.

La deuxième bande... hé, bien, je ne sais pas comment c'est arrivé, parce que je n'étais pas le plus costaud, j'en étais devenu le chef.

J'étais entouré des meilleurs amis : Poulet qui avait redoublé plusieurs fois et était aussi grand que le maître, Luis qui venait du Portugal et dont ceux de l'autre bande se moquaient parce qu'il avait un accent et une peau beaucoup plus bronzée que la notre, François qui adorait l'Histoire et Louis qui ne savait jamais se coiffer ou s'habiller à l'inverse de Gilles qui avait les cheveux longs et des pantalons à pattes d'éléphant comme les grands du collège et quelques autres avec des blouses à carreaux ou grises ou bleues en nylon.

J'étais aussi ami avec Joël. Joël n'était pas dans ma classe, c'était un des grands de l'école, élève du directeur sévère qui portait des lunettes rectangulaires, le directeur, pas Joël. Joël était un petit breton aux yeux vifs, toujours joyeux, qui venait me chercher dans la cour.

Il ne marchait pas, il ne courait pas, il se déplaçait toujours en faisant des bonds comme un kangourou.

Je ne sais pas non plus pourquoi il m'avait pris en amitié. Mais il était toujours enthousiaste et quand il me retrouvait me faisait systématiquement fête, alors je me laissais entraîner par sa bonne humeur.

Plusieurs fois, le jeudi après-midi, il m'avait invité pour le goûter.

Il habitait avec sa famille dans un appartement composé d'une grande salle unique où il y avait tout : une cuisine, une immense table, les lits... Sa mère, petite et ronde, me faisait de longues tartines de beurre coupées dans la longueur des baguettes, puis nous allions jouer dehors.

Un jour, dans la cour, Joël me dit : « *jeudi prochain, je t'emmène voir la grotte de la falaise* ».

Près du chemin de fer qui traversait notre petite ville, il y avait c'est vrai des falaises à moitié cachées par la verdure. Elles étaient dressées contre le coteau. Je ne savais pas si j'aurais vraiment le droit d'aller là bas. Surtout que Joël m'avait demandé de tenir l'endroit secret.

Le jeudi suivant, à peine mon déjeuner terminé, je me glissai dans la sente devant la maison. Joël m'attendait caché derrière les buissons avec des airs de conspirateurs. Il me fit passer par des ruelles, des sentiers, des chemins que je ne connaissais pas. Parfois, un chat apeuré, détalait devant nous.

J'aurais eu peur si Joël n'avait pas été avec moi.

Nous arrivâmes au pied des falaises. Je me souviens d'une odeur étrange de craie et d'eau, d'herbe mouillée. Le sol herbu était très humide et collait à nos chaussures. La voie de chemin de fer passait plus bas mais tout était silencieux. Ça et là, il y avait des petits tas de bois ou de la ferraille qu'il fallait éviter pour ne pas se faire mal. Joël savait se repérer par cœur et se faufilait sans hésitation.

Au pied de la falaise, il y avait une petite porte de bois, grise et délavée par la pluie. Joël poussa la porte vivement.
« *Tu crois qu'on a le droit ?* » demandai-je. Une sorte de grotte était taillée dans la falaise.

A l'intérieur, l'odeur forte d'humidité prenait d'abord. Il était difficile de se repérer dans le noir.

« *Bienvenue chez moi !* » dit- Joël toujours joyeux.

Il frotta une allumette et alluma une petite lampe qui éclairait à peine l'intérieur mais assez pour deviner un grand fauteuil rouge, un vieux canapé, une petite table et une étagère recouverte de livres.

Il y avait même un vieux tapis.

Mais tout était si sombre.

« *Tu aimes les histoires de pirates ?* »

Joël prit un gros livre sur l'étagère et commença à lire une aventure de pirates.

J'aimais bien mais au deuxième chapitre, je somnolais un peu et ma tête dodelinait doucement.

Joël me secoua amicalement. « *Tu t'endors ! C'est l'heure de rentrer, range le livre, on y va !* »

Au moment de déposer le lourd volume sur la planche, je remarquai une petite porte dans un renfoncement.

Voyant mon regard, le joyeux Joël se fit soudainement sévère, « *N'ouvre jamais cette porte ! Tu entends ? Jamais ! Je te l'interdis !* ».

Il semblait presque fâché et effrayé. Sa bouche tremblait un peu.

Nous revînmes plusieurs fois le jeudi. On s'asseyait sur le canapé. Joël me lisait des histoires, j'apportais parfois des biscuits. Au fur et à mesure, mes yeux s'habituèrent à l'obscurité et je découvrais dans l'ombre de la pièce, des tableaux, une sculpture en plâtre d'une dame qui n'avait pas de bras, une vieille horloge.

Je n'osais jamais interroger Joël à leur sujet. Pourquoi tous ces objets étaient-ils ici, qui avait aménagé cette pièce sans fenêtre, comment Joël avait-il découvert le lieu ? Les histoires que me lisait Joël étaient de grands romans d'aventure, des récits de voyages, de pirates... et j'y prenais goût. Puis nous rentrions et les semaines passaient.

Un jour j'appris par les grands que Joël était parti pour la semaine enterrer une grand-mère en Bretagne. Je serai donc seul le jeudi à venir. Il n'avait pu me prévenir. Plusieurs copains étaient venus vers moi pour me demander pourquoi on ne se voyait plus le jeudi. Ils auraient voulu venir jouer dans le jardin de la maison. Ils aimaient bien les tartes aux mirabelles ou aux pommes que préparait ma mère et jouer avec la chienne.

Je sentais de petits reproches dans leur voix.

Alors, peut-être pour me donner de l'importance, je décidai soudainement de partager mon secret.

Contrairement à ce que j'avais imaginé, ce n'était pas une mince affaire que de retrouver la falaise. Je me perdais entre les ruelles, les chemins, les sentes qui se ressemblaient toutes. Ce n'était pas loin mais à m'être laissé guider par Joël je n'avais pas pris tous mes repères.

En arrivant enfin devant la falaise, j'eus comme une sorte de pincement au cœur en me demandant si Joël allait bien prendre que je partage son secret. En même temps, il m'avait souvent dit que j'étais ici chez moi et que j'étais son meilleur ami.

« *C'est quoi cette vieille cave ?* »

Comme je n'osais pas manipuler les allumettes, j'avais apporté une lampe de poche à pile et demandé à un autre ami de faire de même. Les faisceaux des lampes se croisaient et éclairaient peu à peu l'intérieur de la pièce sous les exclamations amusées des amis. Mais j'étais un peu gêné car mes copains ne regardaient pas, ils commençaient à toucher à tout, commentaient les tableaux, soupesaient les lourds volumes posés sur l'étagère, se moquaient de la statue sans bras, deux se vautraient déjà dans le canapé.

Heureusement que Joël était loin ! Je me dis qu'il faudrait tout ranger à leur départ pour qu'il ne se doute de rien.

Je ne sais pas vous, mais pour ma part, lorsqu'une catastrophe ou un accident va se produire, j'ai comme un signal d'alerte intérieur qui s'allume, une intuition et en même temps je ne peux arrêter le cours des choses. C'est ainsi que ce qui ne devait pas se produire. Et il était déjà trop tard lorsque je m'en rendis compte.

Sans que je puisse réagir, le grand Poulet avait tourné la clé dans la serrure de la petite porte et l'avait poussée d'un coup d'épaule puis était entré dans une seconde pièce encore plus obscure que la première.

Il revint en arrière pour m'arracher la lampe des mains et explorer la nouvelle pièce qui semblait plus petite. Au fond, il y avait un fauteuil presque semblable à celui de la salle où nous étions mais qui nous tournait le dos. Quel réflexe prit Poulet qui retourna le fauteuil vers nous ? Il poussa un cri mêlant peur et excitation. Nous restâmes hébétés.

C'est qu'il y avait quelqu'un d'assis dans le fauteuil.

« *Joël ! Tu étais là depuis le début à nous attendre, tu nous as fait peur ! Sacré farceur !* »

Je m'approchai. La personne assise dans le fauteuil, silencieuse et immobile, presque recroquevillée, ressemblait beaucoup à Joël mais je sus tout de suite que ce n'était pas Joël.

Je l'ai ressenti immédiatement. Et lorsque la lampe tenue par Poulet éclaira son visage, j'en eus la confirmation. Ce n'était pas Joël. D'abord parce que Joël était en Bretagne et puis parce que les yeux qui nous dévisageaient sans réagir n'avaient ni la malice, ni l'intensité du regard de mon ami... Les yeux de Joël étaient toujours brillants, presque enthousiastes et enfiévrés. Pas les yeux de cet enfant.

Mais je ne dis rien.

Je ne sais pas pourquoi, mais je ne dis rien.

Je ne montrais pas à mes amis le buffet que je découvris sur le côté avec du pain, des aliments. Je ne fis remarquer à personne une autre petite porte encore au fond. Le lit sur le côté.

Mes amis tentèrent de chahuter celui qu'ils avaient pris pour Joël et me félicitèrent pour la bonne farce que je venais de leur faire : « *On reviendra jouer , c'est bien ici !* »

Louis promit même d'apporter un paquet de cigarettes qu'il avait dérobé à son père et qu'on pourrait fumer ici en cachette.

Le garçon dans le fauteuil ne pipa mot.

« *Tu ne viens pas avec nous ?* »

J'invitais mes amis à partir. Ils ne virent pas que je fermai la petite porte à clé derrière nous, laissant l'autre sur son fauteuil, enfermé.

Dans les jours qui suivirent, je fus bien tracassé.

Joël n'était pas revenu. Il ne revint pas plus le lundi suivant.

J'avais peur mais je ne sais pas ce qui me poussa le jeudi d'après à trouver un prétexte et revenir tout seul à la falaise.

L'automne était bien installé, le ciel était noir de lourds et gros nuages prêts à déverser leur eau glaciale.

Je n'avais pas pris de vêtement de pluie.

Il faisait si sombre à l'intérieur. Je cherchais la lampe dans ma poche. On ne voyait vraiment rien.

Quand j'entendis une sorte de sifflement depuis le fauteuil.

« *Espèce de traître ! Tu es revenu ici avec la bande ! Et vous avez tout fouillé !* »

Je tentais de bredouiller une réponse. J'étais content de retrouver Joël mais terrifié de sa réaction et je restais pétrifié un long moment.

A peine éclairé par ma lampe dont la pile faiblissait, je vis le visage de Joël s'approcher du mien. Son regard habituellement chaleureux et souriant n'était plus que colère. Sa bouche crispée montrait un rictus menaçant. Je crus qu'il allait me frapper.

Il me tira par les poignets, me poussa par la petite porte du fond dans la deuxième pièce et sans que je puisse me défendre claqua la porte derrière moi. J'entendis la clé tourner dans la serrure.

Je tentais d'ouvrir pour me sauver. Je secouais la porte effrayé. Je sentis soudain une main sur mon épaule.

« Alors tu es revenu ? Mon frère va te tuer ! »

C'était le garçon de la dernière fois. Ce n'était pas Joël, la voix était bien différente, plus stridente, plus rauque. Il lui ressemblait terriblement mais ce n'était pas Joël. Je cherchai à me dégager, je vins me cogner brutalement contre une chaise, un meuble et tombai assommé.

Je ne sais pas combien de temps passa avant que je ne me réveille. J'étais dans un grand lit au matelas moelleux, glissé dans des draps blancs. Il me fallut du temps pour reconnaître autour de moi, les visages de la mère de Joël penchée sur mon visage, d'autres enfants qui lui ressemblaient, puis d'entendre le rire de Joël : *« Eh bien tu nous as fait peur ! Te voilà revenu ! »*

J'eus droit à un verre de lait chaud servi avec une large part de quatre-quart. J'étais chez eux, dans cette vaste salle qui faisait office de cuisine, de salle à manger et de chambre. Il y faisait chaud.

Je murmurai : *« Tu es rentré de Bretagne ? »*

Il éclata de rire. *« De Bretagne ? Non, c'est à dire, maman avant besoin d'aide, je suis resté avec elle ces jours derniers.. »*

Je n'osais pas parler de la falaise, des deux pièces, du garçon...

L'ambiance semblait si différente entre ce moment où Joël m'avait poussé dans la pièce du fond dans la falaise et celle de la maison de Joël.

Est-ce que j'avais rêvé ?

Ragaillardi, mais encore inquiet, je m'apprêtais à partir pour rentrer chez moi, lorsque je le vis assis sur une chaise, tout au fond, contre la grande cuisinière à charbon.

Le garçon de la pièce du fond ! Assis tout tranquillement, un chat sur les genoux.

« C'est Loïc ! » lança Joël. C'est mon jumeau. Mais, il ne va pas à l'école. Des fois, il fait des colères et il doit rester seul, dans une pièce sans lumière, pour se calmer.

« A la falaise ? » osais-je timidement. *« Oui, je l'accompagne là bas.. jusqu'à ce qu'il se calme... mais, - ajouta-t-il – il faut que tu gardes le secret, parce que, Loïc ne va pas à l'école... tu comprends, si ça se savait, on aurait des ennuis. »*

« Mais comment fait-il pour apprendre ? »

« C'est difficile, je lui lis des histoires le soir après la classe, je lui montre un peu pour les calculs, mais je n'y arrive pas... ».

Le soir, à la maison, je demandai à ma mère si c'était vrai que des enfants ne vont parfois pas à l'école. Elle m'expliqua que cela pouvait arriver, à cause de problèmes de santé, parce qu'ils pouvaient avoir des difficultés à se trouver avec les autres. Je lui demandais alors comment ces enfants pouvaient faire pour apprendre à lire ou à compter. Mais je n'osais pas lui parler de Loïc.

Un peu plus tard, je demandai à Joël, s'il voulait de l'aide pour que j'apprenne des choses à son frère. Le regard de Joël se troubla. Il me dit que je ne devais pas m'embêter avec ça, puis il accepta.

C'est ainsi que le jeudi après-midi, je me transformais en petit maître d'école. J'avais déniché à la maison de vieux manuels et même un cahier tout neuf et je vins faire travailler Loïc.

Nous nous mettions à la grande table sous les yeux étonnés mais ravis de sa mère. Joël un peu plus loin faisait ses propres devoirs.

Loïc avait besoin de beaucoup d'explications. Parfois il reconnaissait bien les syllabes que je lui montrais et savait les relire sans hésitation. Puis soudainement il mélangeait tout et se trompait.

« *Il est fatigué* » me disait sa mère. « *Il est fatigué mais il est content. Tu lui apprends bien. Tu as plus de patience que son frère !* »

Loïc me prenait la main en la serrant un peu fort. « *Oui ! Tu es gentil !* »

Nous avançons doucement vers l'hiver. Les premières décorations de Noël commencent à apparaître. Nous avons déjà installé un grand sapin à la maison et posé les guirlandes.

Chez Joël, il n'y avait qu'une grande branche qu'ils avaient dû tailler dans le bois d'à côté et de modestes décorations coupées dans du carton et peintes à la gouache. Les guirlandes étaient en papier crépon. Mais il régnait toujours une bonne ambiance. Les petits riaient, la maman de Joël faisait des tartines ou des gâteaux un peu secs. Il faisait chaud dans la pièce. Quelquefois, sur un fil tendu en travers il y avait tout le linge de la famille qui séchait.

Et je continuais malgré l'agitation qui montait à l'approche de Noël, à faire à Loïc ma petite leçon du jeudi avec les culottes qui pendaient sur leur fil juste au dessus de nos têtes.

Jusqu'à ce moment, où je ne compris jamais pourquoi, nous étions sur un petit problème simple avec des soustractions, un problème de pommes et de cerises... ce moment soudainement où Loïc entra dans une colère noire et avec des cris suraigus arracha les pages du cahier, fit voler les livres et les crayons au travers de la pièce, monta sur le banc et arracha tout le linge au dessus.

On aurait dit comme un ouragan. Joël se précipita sur son frère, l'arracha et l'emporta sur un des lits.

Leur maman habituellement si douce, me lança presque en criant avec des yeux effrayés « *Rentre chez toi ! Rentre chez toi !* »

Je fis le chemin du retour abasourdi. J'en avais oublié mon manteau et mon écharpe. Je tremblais un peu sous le choc. Je n'en voulais pas à Loïc mais je me demandais si sa colère venait de moi. Peut-être étais-je allé trop loin dans mes leçons, surtout avec l'excitation des autres et Noël qui arrivait ?

Je pensais sans cesse à Joël. La façon dont il avait soulevé son frère et l'avait emporté vers le lit.

Mais je ne pouvais raconter cette histoire à personne.

Le lendemain quand je revins à l'école, je ne sais pourquoi les copains me reparlèrent de la falaise et de la farce de Joël. Ils auraient bien voulu y retourner. Je bredouillai quelque chose et ils se montrèrent un peu jaloux. Si je continuais à jouer avec Joël seul de mon côté, ils ne joueraient plus avec moi et de toute façon quand Joël serait au collège, je serai tout seul...

Mais Joël, je ne le revis pas. Ni ce jour là, ni les suivants.

Les grands de sa classe n'avaient pas de nouvelles.

J'attendis quelques temps, puis je décidai de retourner à la falaise.

Lorsque je revins, deux jours plus tard, la porte était condamnée par une large barre de fer. Impossible de rentrer. Mais ce qui me surprit le plus, c'est une petite chaise à droite de cette porte. Et sur cette chaise il y avait mon écharpe et mon manteau.

Au moment où je m'en emparais, j'entendis arriver ronflant, grinçant et tonitruant à la fois, une pelleteuse à chenilles qui commença à creuser le terrain devant la falaise tandis que deux camions suivaient. Je compris qu'il me fallait dégager sans demander mon reste.

Quelques jours passèrent. Un soir, en rentrant de l'école, juste avant Noël, je surpris les bribes d'une conversation entre ma mère et la voisine. Il se disait qu'on avait trouvé une mère de famille vivant seule avec six enfants dans une seule pièce dans un vieux bâtiment du centre ville, que l'un des petits faisait tellement de crises que les voisins s'étaient plaints, que les enfants manquaient souvent l'école et que les assistantes sociales avaient décidé de les placer en urgence. Je ne dis rien.

Un peu plus tard, ma mère me demanda si j'avais des nouvelles de mon ami Joël. Je n'en avais pas.

J'ai toujours gardé par devers moi le secret de la falaise. Je n'ai jamais oublié Joël, ni Loïc.

Il arrive que parfois les enfants portent de lourds secrets, mais mon secret était moins lourd que celui de Joël.

Le temps a passé. Les enfants deviennent de grandes personnes. J'ai souvent rencontré des enfants comme Loïc.

Des dizaines d'années plus tard, j'assistais presque par hasard à un concert dans une petite salle en Bretagne. On y jouait un mélange de musiques bretonnes et de jazz. Mais je reconnus immédiatement le clarinettiste ! C'était Joël.

Il était si absorbé par la musique qu'il ne me vit pas.

C'est un peu plus tard dans la soirée, accoudé au bar, qu'il vint vers moi en souriant :
« *Alors ! Tu as pris un sacré coup de vieux l'ami !* »

C'était un homme qui me parlait et plus un enfant. Mais je reconnus immédiatement son ton espiègle.

Quel bonheur de se retrouver après tant d'années ! Mais j'étais quelque peu intimidé. La conversation s'engagea sur quelques banalités, la vie, la musique...

Puis c'est Joël qui me parla lui-même de Loïc alors que je n'aurais jamais osé : « *Il habite tout près d'ici tu sais. Il garde un très bon souvenir de son petit professeur. Il va beaucoup mieux maintenant. Ils ont trouvé un traitement et puis surtout il voit du monde...* »

Joël avait raison. Lorsque le lendemain après-midi, il m'accompagna chez Loïc, dans une vieille longère toute en pierres, celui-ci m'accueillit avec douceur. Il se souvenait de nos leçons. Il aurait tant aimé pouvoir aller à l'école. Mais après avoir été refusé d'une première, sa mère avait renoncé à la scolariser. Il allait beaucoup mieux.

Nous passâmes une belle soirée à deviser et nous rappeler le temps de notre enfance.

Au moment de partir, Joël me fit signe d'attendre.

Il grimpa l'escalier quatre à quatre puis redescendit tout joyeux un gros livre dans les mains.

« *Tu te souviens ?* »

Pensez si je me souvenais ! C'était le gros livre des histoires de pirates que Joël me lisait là-bas. Dans la salle cachée de la falaise.

Mais ça c'est notre secret. A lui, à moi, à vous maintenant.

Et peut-être partagez-vous aussi un secret avec un ami ?

Le mien, m'a beaucoup appris et son amitié m'est plus précieuse que le trésor des pirates !